

# › PRESERVING THE BIG BAND TRADITION THE JAZZ AT LINCOLN CENTER ORCHESTRA › LE SWING AU PLUS-QUE-PARFAIT

Paul Serralheiro

Que de beaux souvenirs d'une autre époque : sections de saxes, de trompettes et de trombones jouant en syncopes devant une section rythmique qui marquait la cadence pour un public de danseurs enivrés. Ainsi en était-il à l'apogée du swing lorsque les big bands avaient pour vocation de faire danser. Pourtant, le style établi par les grandes formations d'antan n'a rien perdu de son attrait depuis.

À la fin de juin, par exemple, l'un des ensembles les plus réputés dans le genre, le Jazz at Lincoln Center Orchestra (JLCO) se produira en soirée d'ouverture du Festival International de Jazz d'Ottawa (le 20 juin) avant de s'envoler dans l'Ouest canadien pour cinq autres concerts. Reconnu comme porte-étendard de la tradition du big band jazz — ce qui n'exclut pas pour autant quelques éclairs de modernité dans ses concerts — cet orchestre d'allégeance néoconservatrice est taillé à la mesure de la personnalité musicale de son directeur artistique Wynton Marsalis. (À notre grand regret, le trompettiste ne pouvait être rejoint pour une entrevue, car il se trouvait en pleine préparation d'un concert pour orchestre et chœur marquant le 200<sup>e</sup> anniversaire de l'Abyssinian Church à Harlem.)

Bien que le terme « big band » soit d'usage répandu, d'autres désignations pour les grandes formations sont aussi devenues monnaie courante, entre autres, « orchestre de jazz » ou encore « orchestre de musique créative ». Pour sa part, Ted Nash, saxophoniste, compositeur, arrangeur et codirecteur du JLCO, ne voit pas le besoin de faire des distinctions. Au cours d'une récente conversation téléphonique, il a rappelé que les termes « orchestre de jazz » et « big band » veulent dire la même chose, les deux désignant tout simplement un regroupement de musiciens. Nash devrait le savoir, puisqu'il jouit d'une solide expérience dans les big bands et ce, dès ses études secondaires. Par la suite, il a fait partie du Monterey All-Stars et d'autres formations traditionnelles, dont celles de Lionel Hampton et de Louis Bellson, sans compter des séjours dans des ensembles plus novateurs (Don Ellis, Gerry Mulligan et Toshiko Akiyoshi.) « C'était une bonne façon pour un joueur d'anches d'avoir du travail, explique-t-il, il y en a cinq par orchestre après tout. »

## UNE PALETTE ÉLARGIE

Mais le défi d'un orchestre de jazz est très différent de celui d'un petit ensemble. « Le big band est une rude épreuve aussi, particulièrement pour les personnes qui ont un surplus d'ego et qui acceptent mal un rôle de soutien. Cela nous oblige à penser à la collectivité plutôt qu'à soi-même. En petite formation, comme en quartette ou en quintette, vous avez davantage de place comme soliste, alors il est plus facile d'obtenir de la reconnaissance, mais je me plais autant dans ces deux contextes. » Nash, faut-il ajouter, est l'un des architectes de l'esthétique du JLCO, qui recoupe autant le jazz classique que le free bop d'Ornette Coleman. « Ce

Drums, bass, and piano beating out a rhythmic vamp with trumpets, trombones and saxophones wailing as dancers jump and jitter may well conjure images of the jazz orchestra in its full glory. During the heyday of swing it acted primarily as a dance band, but as much as dancing was one of the reasons for the music then, the repertoire established by those powerhouse units still draws attention today.

In late June, for instance, one of the most artistically accomplished ensembles of its kind, the Jazz at Lincoln Center Orchestra (JLCO), will kick off this year's Ottawa International Jazz Festival before heading West for a six-city Canadian jazz fest tour. A model of musical preservation—which does not exclude flashes of innovation in its concert programs—this orchestra espouses a spirit of neo-conservatism embodied by its artistic director Wynton Marsalis. (At press time, the virtuoso trumpeter was unfortunately unavailable for an interview as he was hard at work on a special concert event for orchestra and choir, marking the 200<sup>th</sup> anniversary of the Abyssinian Church in Harlem.) Though the term “big band” is known to all, other designations for large ensembles have appeared over the years such as “jazz orchestras” or “concert jazz bands”. But designation is a moot point, according to Ted Nash. The saxophonist, composer, arranger and co-leader of JLCO, made the point in a recent phone conversation that the terms “jazz orchestra” and “big band” are synonymous because both entail large groupings of musicians. Nash should know, since he started with big bands in high school, graduating to the Monterey All-Stars and later doing stints with traditionalists Lionel Hampton and Louis Bellson in addition to forward-looking outfits like those of Don Ellis, Gerry Mulligan, and Toshiko Akiyoshi. “That was one of the easiest ways for a horn player to get sideman work,” Nash claims, “especially saxophone players, because there are five of us per band.”

## A LARGE PALETTE

But the challenge confronting a jazz orchestra is quite different from that of a small combo. “The big band is a tough thing, especially for people who may have a larger ego and are not satisfied to play a supporting role,” Nash went on to say. “It trains you to think about society and not just yourself. When you're doing your own thing, like in a quartet or quintet, and take a lot of solos, you obviously get more exposure, but my musical life is a happy mix of both.” Nash, it must be noted, is one of the architects of the JLCO aesthetic, one that is as likely to feature roots jazz as the free bop of Ornette Coleman. “What I really prefer and enjoy the most is writing for a big band. There are so many instruments, so many different ways to achieve the sound, all the colours that you hear and textures to create.” Tailored somewhat to the instrumental stylings of Wynton Marsalis, its star soloist, the JLCO has a unique personality, much like its illustrious predecessors did (Ellington, Basie, Webb, the Dorsey's...). On that issue, Nash ventured to define the band's sound: “We have such a collection of soloists, of individual personali-



que je préfère vraiment, c'est composer pour un big band. Il y a tellement d'instruments avec lesquels on peut travailler, et tellement de façons différentes de créer des textures et des couleurs sonores. »

Taillé dans une certaine mesure selon la vision et l'approche instrumentale de Wynton Marsalis, son soliste-vedette, le JLCO possède aussi une personnalité unique à l'instar d'illustres prédécesseurs, tels Ellington, Basie, Webb et les frères Dorsey. À ce sujet, Nash définit le son de l'orchestre comme suit : « Tous les membres sont de fortes personnalités capables de produire un son d'ensemble différent de tout ce que j'ai entendu auparavant, mais nous ayons des similitudes avec l'orchestre d'Ellington, notamment, une certaine brillante sonorité. » Nash se dit en parfait accord avec les dires de l'un de ses collègues, le trompettiste Marcus Printup : la singularité du JLCO tient au fait que chaque membre est un soliste accompli. Nonobstant cet atout, le saxo remarque : « Nous cherchons toujours à jouer dans l'esprit d'un concept musical donné, en laissant toutefois nos individualités s'exprimer au-travers de notre sonorité d'ensemble. »

## UN CADRE STRUCTURÉ

En dépit des difficultés d'appréhender la musique par les mots, il appert que l'esthétique de l'orchestre est intimement liée à son enseigne new-yorkaise. « Contrairement à l'atelier, poursuit Nash, nous travaillons dans un cadre beaucoup plus structuré et nous devons donc nous préparer en conséquence. Comme il y a un public acheteur de billets, il faut dresser des programmes qui soient bien définis, mais menés d'une manière créative. »

S'il existe une grande différence entre les big bands classiques et le JLCO, c'est celui de jouer un rôle comparable à celui d'un orchestre symphonique. Nash l'exprime ainsi : « Pour moi, un orchestre de jazz, c'est une question de couleurs des instruments, comme dans une symphonie. » Vu ainsi, il lui semble tout aussi important que nécessaire de se porter garant de l'héritage du jazz. Certains ont pu reprocher au JLCO de trop s'en tenir à cette mission. « C'est toujours un problème, quoi que nous fassions. Notre répertoire est ancien, soit, mais nous l'abordons avec respect en y apportant une touche de fraîcheur. C'est comme aller entendre Beethoven à la Philharmonique : on veut que ça sonne comme du Beethoven. La musique que nous interprétons mérite un égal respect. »

ties who achieve a strong group sound that's different from all others I've heard. But we share some similarities with Ellington's band, too, one of these being a basic brightness in sound." Nash also agrees with a statement offered by fellow band member, trumpeter Marcus Printup, that the uniqueness of the JLCO stems from the fact that each member is an accomplished soloist. That asset notwithstanding, Nash added: "We are all intent on playing together on a given concept and achieve a group sound while letting something of our personal voices emerge."



## A FORMAL SETTING

Even if words often fail to convey what can be grasped by hearing the music, there is a definite connection between the orchestra's approach and its home base at Lincoln Center. "Unlike a workshop format," Nash went on to elaborate, "it's more formal, so we have to come prepared. We are aware that people buy tickets to see us perform, so we draw up clearly defined programs that we try to approach creatively."

If there is one major difference to be drawn between the classic big bands and the JLCO, it's the ensemble's self-awareness of playing a role similar to that of the symphony orchestra. Nash put it this way: "The Jazz Orchestra for me is about getting colours from the instruments, like in a symphony." Also important to him is the necessity to preserve the legacy of jazz, a goal for which the JLCO has been criticized in some quarters for not moving beyond. "And that's always the problem whenever you do that," he opines. "The repertory we do play is music from a while back, but we always

## QUELQUES BIG BANDS À SURVEILLER

Le big band de mouture traditionnelle se porte bien, grâce autant à ces orchestres fantômes dont les chefs fondateurs ont disparu qu'à des formations plus récentes. Les festivals de jazz de cet été promettent d'ailleurs plusieurs belles surprises à ce titre.

L'orchestre de TOMMY DORSEY, l'une des plus célèbres formations de l'âge d'or du swing, se caractérisait par la sonorité sauve et velouté de son chef tromboniste et de ses chanteurs, le grand Frank Sinatra en tête de liste. La musique de cet ensemble se fait toujours entendre de nos jours sur les bateaux de croisière, mais l'orchestre qui la joue se produira à Montréal le 6 juillet prochain dans un concert conjoint avec une autre formation-phare de l'ère du swing, l'orchestre de GLENN MILLER. Réputé surtout comme arrangeur et compositeur de tubes comme *Tuxedo Junction* et *In the Mood*, Miller, nous dit-on, a péri lorsque son avion a été accidentellement abattu au-dessus de la Manche en 1944 — histoire pourtant jamais confirmée. Soixante ans plus tard, sa musique retentit toujours et l'orchestre qui s'y consacre se fera entendre dans une douzaine de villes au Canada durant l'été, entre autres à Fredericton, Toronto, Calgary et Victoria.

L'orchestre de Lionel Hampton est une autre formation qui a fait les belles heures du swing, grâce à l'originalité et à la longévité de son chef vibraphoniste disparu en 2002. Le BIG BAND CARAVANE rendra un hommage à Hampton le 22 juin, au Festival international de jazz d'Ottawa. À Ottawa également, le 30 juin, l'orchestre IMPRESSIONS IN JAZZ (un ensemble aux choix de répertoire imaginaire dirigé par le contrebassiste local Adrian Cho) s'attaquera à la musique de l'orchestre de Stan Kenton. Sur sa page Web, cet orchestre de répertoire se présente comme le premier orchestre symphonique de jazz du Canada, ayant livré des interprétations ambitieuses d'œuvres de John Coltrane (*Africa Brass*) et de Gil Evans (*Miles Ahead*). À Montréal, enfin, le pianiste McCoy TYNER partagera la vedette avec le BERKLEE CONCERT JAZZ ORCHESTRA le 3 juillet, dans une rare performance big band de sa propre musique.

PS

## BIG BAND CORNUCOPIA

The traditional big band is alive and well, with everything ranging from ghost bands whose original leaders are no longer with us to newer orchestras reviving and extending the tradition. This summer's jazz fest blitz offers a good assortment of large aggregations, as in the following.

THE TOMMY DORSEY ORCHESTRA was among the most successful bands in the heyday of swing, characterized by the smooth-as-silk trombone melodies of its leader and suave vocalists, the most famous of which was Frank Sinatra. While its current livelihood is as a nostalgia act on cruise ships, it is coming up to Montreal on July 6 to engage in a battle of the bands with another name brand from the swing era, the GLENN MILLER ORCHESTRA. Miller's strength was arranging and writing such catchy tunes as "Tuxedo Junction" and "In the Mood." Though its leader was reportedly accidentally shot down while flying over the English channel in 1944 (a story never officially confirmed), the band has continued presenting the Miller sound. The band will be playing at twelve other events across Canada, including stops in Fredericton, Toronto, Calgary and Victoria.

The Lionel Hampton Orchestra is another outfit that survived the era by virtue of the originality and longevity of its vibraphonist leader who passed away in 2002. A tribute to this leader will be offered by LE BIG BAND CARAVANE on June 22 during the Ottawa International Jazz festival. Also in Ottawa, on June 30, the music of The Stan Kenton Orchestra will be tackled by the IMPRESSIONS IN JAZZ ORCHESTRA, a repertory band led by local bassist Adrian Cho that displays much imagination in its programming choices. In fact, the group touts itself as Canada's first symphonic jazz orchestra, with ambitious interpretations of works by John Coltrane ("Africa/Brass") and Gil Evans ("Miles Ahead"). In Montreal, pianist MCCOY TYNER will share the spotlight with the BERKLEE CONCERT JAZZ ORCHESTRA on July 3 in a rare big band performance of his own music.

PS

## L'IMPROVISATION AU CENTRE

Dans un orchestre de jazz, toutefois, l'improvisation est une composante indispensable, même si elle se trouve en dialectique constante avec la musique écrite. À cette fin, « les arrangements sont conçus en fonction du son de groupe, tandis que les solos sont des points d'appui », dit Nash. « L'improvisation est un élément-clé, c'est la marque de commerce du jazz après tout. Peu importe la complexité de la composition ou de son interprétation, les solos constituent en quelque sorte les moments forts de chaque pièce. »

Dans la tournée canadienne, nous dit-il, le JLCO puisera des morceaux dans son vaste répertoire. « Nous faisons une sorte de *Best of* qui comprend des pièces plus traditionnelles ainsi que quelques créations originales. Parfois, nous établissons un thème général, ou un certain fil conducteur si vous le voulez, mais cela nous offre quand même un bon degré de latitude dans nos choix. » Soucieux à la fois de la tradition de l'orchestre de jazz et d'une certaine actualité, le JLCO établit un standard qui fait de lui l'envie de bien des big bands de notre époque ! ■

[Traduction : Alain Cavenne]

bringing a fresh approach to it, and handle it with respect. It's like when you go hear Beethoven at the Phil: you want it to sound like Beethoven. The music we play deserves similar treatment."

## IMPROVISATION IMPERATIVE

In a jazz band, though, improvisation takes center stage, even if it's balanced with written material. To that end, "the arrangements are mostly about the group sound and the solos are supportive of the arrangements," Nash avers. "Improvisation is one of the keys; it's what makes jazz, jazz. It doesn't matter how complex or involved the composition is, or the interpretation: the solos still become a high point of the piece."

For its Canadian tour, Nash informs us they will perform pieces out of their vast repertoire. "We play a kind of 'Best of' that includes more traditional pieces and a couple of original charts as well. At times, we might have a general theme or thread of sorts that allows us to play a number of things." Combining the best of approaches, preservation and innovation, the JLCO is redefining the role of the jazz orchestra and setting new standards in the process. ■

# LES BIG BANDS À PART JAZZ ORCHESTRAS NOW

Marc Chénard

**D**écliner le passé à l'indicatif présent, telle est, en un mot, la vocation assumée par le Jazz at Lincoln Center Orchestra (JLCO). Exemplaire en son genre, il se situe au sommet d'une grande pyramide comportant d'innombrables *stage bands* collégiaux et universitaires, sans oublier la brochette d'« orchestres-fantômes » qui rendent tribut à des héros disparus et à leurs glorieuses formations.

Mais aussi solidement ancré soit-il dans le temps, se peut-il que l'orchestre de jazz de notre époque offre d'autres avenues que celles de la relecture de répertoires musicaux consacrés ? Une question s'impose alors, à savoir si l'on peut tracer une voie vraiment créative dans un médium musical aussi bien balisé que celui-là.

À ces questions, celle de l'innovation et de la nouveauté ajoute une ombre d'incertitude sur le tableau du jazz, qu'il soit joué en petite ou en grande formation. L'article qui suit présente trois orchestres tous informés par le passé, mais résolument engagés dans le temps présent, voire tournés vers l'avenir.

## SUN RA ARKESTRA : ESPACES LIBRES

Durant sa longue carrière, le génial Duke Ellington refusa d'être étiqueté comme jazzman, si bien qu'on lui accorda le statut de « musicien hors catégorie ». Pourtant, son cas n'est pas exceptionnel. S'il y a

**S**ince its inception, the Jazz at Lincoln Center Orchestra (JLCO) has been reckoning with the past in the present tense. Exemplary in its field, it stands atop the jazz band ladder, with countless college and university stage bands below them, as well as a number of "ghost bands" paying tribute to bands of a bygone era and their celebrated leaders.

Yet, in spite of all their past glories, can jazz orchestras of our time offer other options than mere re-readings of standard musical repertoire? Can a genuinely creative path be established in a musical medium so rooted in tradition?

The twin issues of change and innovation loom largely over jazz, both for small combos and large ensembles. The following article presents three orchestras informed by the past, though fully engaged in the present, if not looking towards the future.

## SUN RA ARKESTRA: OPEN SPACES

During his long career, the brilliant Duke Ellington disdained the word "jazz" so much that he was granted the status of "musician beyond category". But this case could be made for others, too. Take Sun Ra: if there was one musician who seemed to escape all stylistic conventions, it was him. In spite of his passing in 1993, his legacy continues in his "Myth Solar Science Arkestra". This 15 piece outfit, led by the spry 85-year old Marshall Allen (one of the late leader's acolytes from the early days), is a mottled crew of old and new players that could easily fit the bill of a "ghost band"

SUN RA ARKESTRA





**BARRY GUY**

Photo : Manfred Rinderspacher



**BARRY GUY NEW ORCHESTRA**

Photo : Francesca Pfeiffer

un autre musicien qui refusa de se soumettre aux conventions stylistiques, c'est bien Sun Ra. Mort depuis 15 ans, ce singulier personnage continue de se manifester parmi nous par l'entremise de son Myth Solar Science Arkestra. Formation hétéroclite d'une quinzaine de musiciens pilotée par l'un de ses acolytes de la première heure, le saxophoniste alto Marshall Allan (85 ans !), cette troupe de grands escogriffes passerait facilement pour un « orchestre-fantôme », si ce n'était de ses allures scéniques... « co(s)miques » : habits à paillettes, couvre-chefs excentriques, éclairages surréalistes, un véritable happening musical garanti, quoi.

Pour les non-initiés, par exemple, son répertoire semblerait à tout le moins inusité, voire déroutant, vu les nombreux détours musicaux. En effet, l'ensemble peut se lancer dans de longs interludes de percussions africaines (jouées par un peu tout le monde), éclater subitement dans un collectif de free jazz débridé (avec l'actuel chef y allant de solos incendiaires) ou virer capot en reprenant un vieux numéro d'orchestre de Fletcher Henderson des années 1930.

Fondé dans les années 1950 par le pianiste et compositeur Hermann Blount (de son nom d'origine), ce groupe s'est constitué très tôt en chapelle, son chef exigeant d'ailleurs une loyauté sans réserve de ses sujets, entre autres une vie communale aux allures monastiques. Peu de musiciens ont réussi aussi bien à cultiver un public d'inconditionnels, les plus fanatiques se tenant au fait de ses moindres activités, quitte à s'arracher à fort prix l'un ou l'autre de ses enregistrements aux valeurs de production artisanale.

Malgré la disparition de son gourou, le groupe tient encore la route, non sans le soutien d'un jeune public entiché autant par ses grooves enivrants que par la dimension scénique de ses prestations. Pourtant, tout ensemble étêté de son chef se transforme inéluctablement en une machine à nostalgie; le Sun Ra Arkestra ne déroge pas à cette règle, mais il cache quand même bien ses vieux os avec une dose salutaire de vigueur.

### **BARRY GUY NEW ORCHESTRA : LE PARI AUDACIEUX**

Si la tribu de Sun Ra demeure fidèle à son chef en embrassant l'ensemble de la tradition afro-américaine, le tentette du bassiste britannique Barry Guy s'inscrit dans une autre filière musicale : celle des musiques improvisées européennes et contemporaines. Lancé en 1999, le Barry Guy New Orchestra (BGNO) n'est pas un big band, ni en nombre ni en genre; de plus, son esthétique repose sur un pari audacieux, soit de mettre de fortes personnalités associées à l'esthétique de la « free music » au service d'une écriture musicale recherchée. Parmi les hommes de main, le magnifique saxo ténor et soprano Evan Parker, un associé de plus de 20 ans du bassiste, se prête avec brio aux projets de Guy. Ainsi en est-il du joueur d'anches suédois Mats Gustaffson (sans doute la personnalité la plus marquante à émerger dans ce créneau musical dans les 15 dernières années), du tromboniste Johannes Bauer, du clarinetiste Hans Koch, du trompettiste Herb Robertson (seul américain de la troupe), du tubiste Per-Åke Homlander, du pianiste Augusti Fernandez et des deux batteurs, Paul Lytton et Raymond Strid. Peu connus du grand public, ces musiciens appartiennent pourtant à l'élite européenne.

Improvisateur audacieux et virtuose incontesté de son instrument,

were it not for its "co(s)mic" stage presence: sequined outfits, eccentric hats, psychedelic lighting effects... an unparalleled feast for eyes and ears.

This band's repertoire is anything but staid, and the uninitiated should know that it can twist and turn so many ways as to wind up in outer space. At times, the members can engage in long percussion and African drum interludes, take a cue and dive right into an unbridled outburst of collective free jazz energy (sparked by the searing solos from the current leader), or flashback to the 1930s by way of a vintage Fletcher Henderson number.

Founded in the 1950s by pianist/composer Hermann Blount (Ra's name at birth), this group took on a cultish way of life from the git go, its leader insisting on unreserved loyalty and a communal, monastic ethos. Few musicians have succeeded in cultivating such a devoted fan base, the most ardent ones keeping tabs on all of his activities, including the buying and trading of his mostly self-produced recordings. In fact, some of these could fetch several hundred dollars among collectors.

Despite the passing of its guru, the group carries on to this day with the support of a devoted younger audience caught up in its exhilarating grooves and the scintillating visual component of its performances. Inevitably, without their old leaders, ensembles tend to gradually transform into nostalgia machines; the Sun Ra Arkestra isn't necessarily an exception to this rule, but it effectively combines its roots with a healthy dose of vigour.

› Montreal, June 15 (A co-presentation of the Suoni per il Popolo and Off Festivals)

### **BARRY GUY NEW ORCHESTRA: TOMORROW'S TRADITION TODAY**

If Sun Ra's tribe stays loyal to its leader and its Afro-American tradition, British bassist Barry Guy subscribes to another lineage – that of European and contemporary improvised music. Formed in 1999, the Barry Guy New Orchestra (BGNO) is not quite a big band in size, even less in style; furthermore, its aesthetic relies upon a daring proposal, which is to take well-known musicians associated with "free music" and have them work through highly notated scores. Notable sidemen include the stentorian tenor and soprano saxophonist Evan Parker, a colleague of Guy's for over 20 years who has displayed brilliance in the bassist's many projects. Also in the ensemble is Swedish reed player Mats Gustaffson (without doubt, the most notable player to emerge from this musical niche in the last 15 years), trombonist Johannes Bauer, clarinetist Hans Koch, trumpeter Herb Robertson (the only American in the group), tuba player Per-Åke Homlander, pianist Augusti Fernandez and two drummers: Paul Lytton and Raymond Strid. Though not particularly well-known to mainstream North American audiences, these musicians belong to the European elite.

A remarkable improviser and unchallenged virtuoso of his instrument, Barry Guy is a visionary composer with a lot of organizational savvy. Without rejecting jazz, he claims influences in the fields of mathematics and architecture, with nods to the Late Greek composer Iannis Xenakis.

Active on the scene for roughly 40 years, the bassist got into orchestral activities in 1971 by forming the London Jazz Composers Orchestra (LJCO), a group of 17 musicians that he directed until the mid-1990s when he turned his attention to his smaller ensemble. Yet, the LJCO will rise from the ashes in a performance on the 21<sup>st</sup> of this month for a festival in Switzerland with a special guest, pianist Irène Schweizer.

A month later, it's back to the BGNO for Barry Guy, as the group will make a long-awaited appearance at the Vancouver International Jazz Festival after a seven-year absence. For this show, the group will play compositions by its

Barry Guy est un compositeur visionnaire qui ne manque pas un plus de talents organisationnels. Ne niant en rien ses liens au jazz, il se dit, à l'exemple même d'un Xénakis, influencé par les mathématiques et l'architecture.

Actif sur la scène depuis quelque 40 ans, le bassiste s'est lancé dans l'aventure orchestrale dès 1971 en formant le London Jazz Composers Orchestra, groupe de 17 musiciens dont il a dirigé les destinées jusqu'au milieu des années 1990, pour alors se tourner vers son actuel ensemble aux effectifs réduits. Pourtant, cette formation renaîtra bientôt de ses cendres dans une performance prévue pour le 21 de ce mois, lors d'un festival en Suisse, avec une invitée de marque : la pianiste Irène Schweizer.

En juin, ce sera au tour du BGNO de faire un malheur au festival de jazz de Vancouver, un retour vivement attendu là-bas après sept ans d'absence. À cette occasion, le groupe jouera des pièces de ses membres plutôt que de son chef qui, lui, a composé deux longues suites pour l'ensemble, enregistrées et mises en marché par le label suisse Intakt (voir section chroniques de disques). Savant mélange d'écritures recherchées et d'improvisations couvrant tout le spectre des dynamiques, le BGNO dépasse l'hommage à la tradition des grandes formations de jazz : il la prolonge en créant la sienne.

### LE CORKESTRA : L'AVENTURE HOLLANDAISE

En dépit de son territoire exigu, la Hollande est une contrée particulièrement fertile en formations orchestrales. D'une part, il y a l'énorme Metropole Orchestra aux dimensions presque symphoniques qui, un peu à l'instar du JLCO, interprète des répertoires existants ou des programmes commandés à des compositeurs invités; d'autre part, on retrouve des ensembles taillés à la vision artistique de leur chef, le Kollektief de Willem Breuker et l'ICP Orchestra du pianiste Misha Mengelberg étant les plus connus. À cette liste, ajoutons les formations de deux autres pianistes, soit Michiel Braam et son Bik Bent Braam et Cor Fuhler, chef du... Corkestra ! Derrière ce joli petit calembour se cache une formation qui se démarque nettement de la tradition orchestrale du jazz : à neuf musiciens, difficile de qualifier cet ensemble de *big band*; par ailleurs, son instrumentation n'a rien de traditionnel : piano, basse, guitare, saxo ténor (ça va), mais flûtes, cymbalon, clarinette et... deux batteries. La musique de cet ensemble inusité est à la mesure des goûts de son chef : un brin déluré, riche en trouvailles sonores, le tout aspergé de traits d'humour.

Dans la jeune quarantaine, Cor Fuhler explore plusieurs fronts musicaux à la fois, qu'ils soient acoustiques ou électroniques, composés ou improvisés. Bricoleur d'instruments, il a conçu le « *keyolin* », un hybride fait à partir d'une section de clavier de piano et d'un violon (voir <http://www.euronet.nl/users/fuhler/keyolin.htm> pour illustrations). Dans la foulée d'une première nord-américaine, présentée l'an dernier au Festival International de Musique Actuelle de Victoriaville, le Corkestra sera au rendez-vous de plusieurs festivals canadiens avec un répertoire décidément pas comme les autres. Si l'on se fie à son unique enregistrement, cet ensemble saura bien combler les attentes des amateurs de musiques inouïes. ■

› Ottawa, June 23 / Calgary, June 27 / Vancouver, June 29 / Montreal, June 30



COR FUHLER

Photo: Giovanni Piesco

own members rather than its director, who has composed two extended suites for the ensemble, recorded and issued on the Swiss label Intakt (see the jazz disc review section for more info). By means of its unique mix of notated music and improvisation as well as its ability to cover a wide dynamic and timbral spectrum, the BGNO is one outfit that has more to offer than just paying tribute to tradition: it goes beyond that by creating its own.

› Vancouver, June 24 and 25

### THE CORKESTRA: A DUTCH TREAT

Despite its small landmass, The Netherlands is a particularly fertile ground for orchestral ensembles. On the one hand, there is the enormous Metropole Orchestra (whose dimensions are practically symphonic); not unlike the Lincoln Center band, it performs existing repertoire or commissioned works from invited composers. By contrast, there are also numerous ensembles tailored to the artistic visions of their respective directors, Willem Breuker's Kollektief and Misha Mengelberg's ICP Orchestra being the most well-known examples in this field. There are two younger pianists also of note in this category, Michiel Braam with his Bik Bent Braam ensemble, and of course Cor Fuhler, director of... Corkestra! Behind this whimsical name is a group that clearly distinguishes itself from traditional jazz orchestras – with nine musicians, this band isn't exactly "big". Also, its instrumentation is rather unconventional, comprising of piano, bass, guitar, tenor sax (straightforward enough so far), together with flutes, clarinet, cymbalom and two drummers. The music of this highly original ensemble is in line with its director's tastes: slightly askew, rich in new sonorities, and all peppered with a good sense of humor.

In his early 40s, Cor Fuhler explores many musical frontiers simultaneously, be they acoustic or electric, composed or improvised. An instrument handyman, he has invented the "keyolin", a hybrid made up of a section of a keyboard and a violin (see [www.euronet.nl/users/fuhler/keyolin.htm](http://www.euronet.nl/users/fuhler/keyolin.htm) for an image). Having made its North American debut last year at the Festival International de Musique Actuelle de Victoriaville, Corkestra will take part in many Canadian festivals with a decidedly unique repertoire. Based on the ensemble's sole recording to date, this band will certainly capture the attention of fans looking for something a bit... out there. ■

### CORKESTRA

Photo: Dick Lucas



# BIG BANDS TO WATCH FOR THIS SUMMER

## Félix-A. Hamel

### Barry Guy: Portrait

Intakt CD 123

★★★★☆

Record labels devoted to improvised music rarely produce compilation albums, due to the very nature of the music they champion. This 2007 release, a joint project between the Swiss Intakt



label and Barry Guy's own Maya imprint, is a notable exception. It presents the double-bassist and composer in various settings, from solo bass work to the 21-piece first edition of his London Jazz Composers' Orchestra, over a period of 34 years. Throughout the 12 tracks of this beautifully packaged CD (which comes with an extensive, illustrated 87-page booklet), Guy has tried to put together a "virtual composition", in the process presenting us with some of his closest musical collaborators, such as saxophonist Evan Parker (present on over half of the pieces), drummer Paul Lytton, pianists Marilyn Crispell and Agustí Fernández, trombonist Paul Rutherford, and Guy's companion, baroque violinist Maya Homburger. The large ensemble excerpts give a good idea of Guy's use of a wide variety of compositional devices for the creative orchestra, from the massive first part of the landmark recording "Ode" (1972) to the multiple features of "Inscape-Tableaux, Part VII" (2000) by his 10-piece New Orchestra. His long standing trio with Parker and Lytton (appearing in Montreal on June 26 for the Suoni Per Il Popolo festival) is represented with an excerpt from 1993's "Imaginary Values", while a quieter side of Guy's playing emerges during "Odyssey", a trio performance with Spaniards Agustí Fernández and Ramon Lopez. With the LCJO appearing only scarcely these days, much of Guy's writing energy since 2000 seems to have been put into his New Orchestra, which will appear at the Vancouver Jazz Festival this summer. While this compilation will probably not create converts, although it does provide a fascinating overview of Guy's diverse skills. Devoted listeners are strongly advised to look for the BGNO's two Intakt albums, "Inscape-Tableaux" (CD 066) and "Oort-Entropy" (CD 101), as these are two of the most important large-ensemble works of creative music in recent times.

### Lincoln Center Jazz Orchestra: A Love Supreme

Palmetto PM 2106

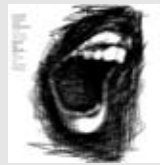
★★☆☆☆☆

### Lincoln Center Jazz Orchestra: Don't be afraid... the music of Charles Mingus

Palmetto PM 2114

★★☆☆☆☆

How should we play today music that has been so deeply associated with great musicians of the past? That is the question that Wynton Marsalis and the LCJO have tried to answer on these two recent recordings, with somewhat mitigated success. Marsalis's arrangement of John Coltrane's immortal "A Love Supreme" for orchestra comes off as a strange hybrid, with frequent quotes from the original recording, but also some standard (albeit very clever) big band effects that seem strangely out of place in this context (the dazzling *tutti* at the end of "Pursuance" makes about as much sense as Harry James playing "The Flight of the Bumble Bee"). Ultimately, and despite some inspired solos by saxophonist Wess Anderson and Marsalis himself (impressive on "Pursuance"), the whole thing falls flat, and what's missing is obvious from the start: not only the fire and passion of the original Coltrane quartet, but also a fresh approach that would justify playing that music today. The Mingus set works somewhat better, in part because most of the great bassist's music was originally designed for a large ensemble setting. But again, these versions of "Black Saint and the Sinner Lady" and "Meditation on Integration" veritably pale in comparison to Mingus's own, tempestuous interpretations. One cannot help but wonder *for whom* is this sort of recording made? Those who already know the original works would have little interest in hearing such remakes, and, if Marsalis's aim is to bring jazz to new audiences, then they should also be directed to the original record-



ings. That said, the LCJO is probably the greatest repertory band in jazz at the moment, and should be seen on a concert stage. But they are also a proof that the correct ingredients ("swing", skilled improvising musicians, top-level charts) do not always amount to a great recipe, and ultimately, the customer leaves the table with more of a full stomach than real musical sustenance.

### ...and what about Sun Ra?

No discussion on contemporary large jazz ensembles should be complete without mentioning one of its founding fathers, Sun Ra, whose Arkestra, under the direction of saxophonist Marshall Allen, is still alive and kicking after the maestro's departure from our lowly planet in May of 1993. With its riotous mix of fanfares, electronics, noisy interludes, dance, frenetic solos, swinging themes and percussion, the Arkestra was always a unique live experience, and some of its best recordings were concert appearances like "Nothing Is" (ESP-Disk, 1966), "It Is Forbidden" (Total Energy, 1974) and "Live At Montreux" (Universe, 1976). Of course, Sun Ra's back catalog is one of the largest in the canon, and is growing by the month (starting by a whole slew of reissues on the American Evidence label in the 90's, with more material emerging on Atavistic and London's Art Yard Records, both of whom are now actively reviving old "Ra-rities"). The Arkestra's own El Ra Records is a modest operation, with only two post-Ra recordings available from [elrarecords.com](http://elrarecords.com): 1999's "A Song For The Sun" and 2003's "Music For The 21st Century". The Arkestra will perform in Montreal on June 14, a co-presentation of the Suoni per il Popolo and Off Festivals. Don't miss them while they're still around on our planet!

Record reviews of Charles Lloyd, Iro Haarla, Chris Tarry and the Baars/Henneman duo can be read online at <http://www.scena.org/lsm/sm13-8/bigband-towatchforthissummer.html>

## The Canadian National Jazz Awards 2008... *go West*

Marc Chénard

On April 8, the Canadian National Jazz Awards were once again staged in the heart of Hogtown. The brainchild of musician/jazz promoter Bill King, this event has been somewhat derided since its inception, as a get-together for Toronto to congratulate itself. This year, however, marks a breakthrough... of sorts. Out of 31 categories (more than ever before), 11 awards went west to B.C. (3 alone for bassist Jodi Proznick), while Toronto earned all but two of the remaining 20 (the exceptions being broadcaster Katie Malloch, Montreal's single winner, and Wynton Marsalis as its International Musician pick). Cuban native pianist Hilario Duran pocketed another three, with a pair each going to saxophonist Phil Dwyer (back on the West Coast after years in Toronto) and the Toronto Star scribe Geoff Chapman. While the Awards has bridged the great Canadian geographic divide by going West, it has yet to extend to French Canada, though the inclusion of a French page on its Website is an improvement. ■

For a complete list of winners: [www.nationaljazzawards.com](http://www.nationaljazzawards.com)